

Par Clara Georges

Tout a commencé avec les jumeaux. Collègues, amis, famille éloignée, je voyais des naissances doubles partout. Des faire-part à parafêtes ornaient la bibliothèque. Cela m'a intriguée. Puis sont venues les confidences discrètes : « On peut dire merci à la médecine... » Les ragots indétectés : « Ils ont fait une FIV. » Les amies soulagées, après deux ans de silence pesant, de pouvoir annoncer enfin leur grossesse. Et les autres, celles dont les yeux s'embuent de larmes devant un ventre arrondi qui n'est jamais le leur.

J'ai fini par me demander si c'était une coïncidence. Tous ces gens qui n'arrivent pas à avoir d'enfant dans ma génération, autour de moi, est-ce bien normal ? Etait-ce pareil avant ? J'ai formulé d'autres hypothèses : peut-être que l'infertilité est l'une de ces situations que l'on croit rares à tort, parce que personne n'en parle, un peu comme les fausses couches. Peut-être que c'est lié au milieu dans lequel je vis. Le poser simple, me suis-je dit, c'est de poser une question toute bête : y a-t-il de plus en plus de couples infertiles ?

Ce n'est pas si évident. Scientifiquement, mesurer la fertilité des couples est très complexe. La seule certitude, c'est que le recours à l'assistance médicale à la procréation (AMP) augmente. En 2014, un enfant sur 32 est issu de l'AMP. Cela représente 3,1 % des enfants nés en France (soit 25208), contre 2,6 % en 2009. Mais cela ne veut pas forcément dire que les couples ont plus de mal à concevoir. C'est peut-être la conséquence d'une offre médicale mieux développée, d'une meilleure connais-

sance de ces techniques par le public, d'une moindre tolérance à l'attente, ou encore d'un recours plus systématique à l'AMP par les médecins.

Il y a un peu de tout cela sans doute. Mais c'est une autre raison que tous ceux que j'ai interrogés m'ont citée spontanément : l'âge des femmes. Cela tient dans un chiffre, que me cite le professeur Dominique Royere, responsable de l'activité « procréation, embryologie, génétique humaines » à l'Agence de la biomédecine : « L'âge moyen des femmes en procédure d'AMP est de 34 ans. » Avec plus ou moins de précautions de langage, d'avertissements sur la culpabilisation que cela peut engendrer, d'emploi du conditionnel, tous m'ont dit une même chose : les femmes attendent trop longtemps pour faire des enfants.

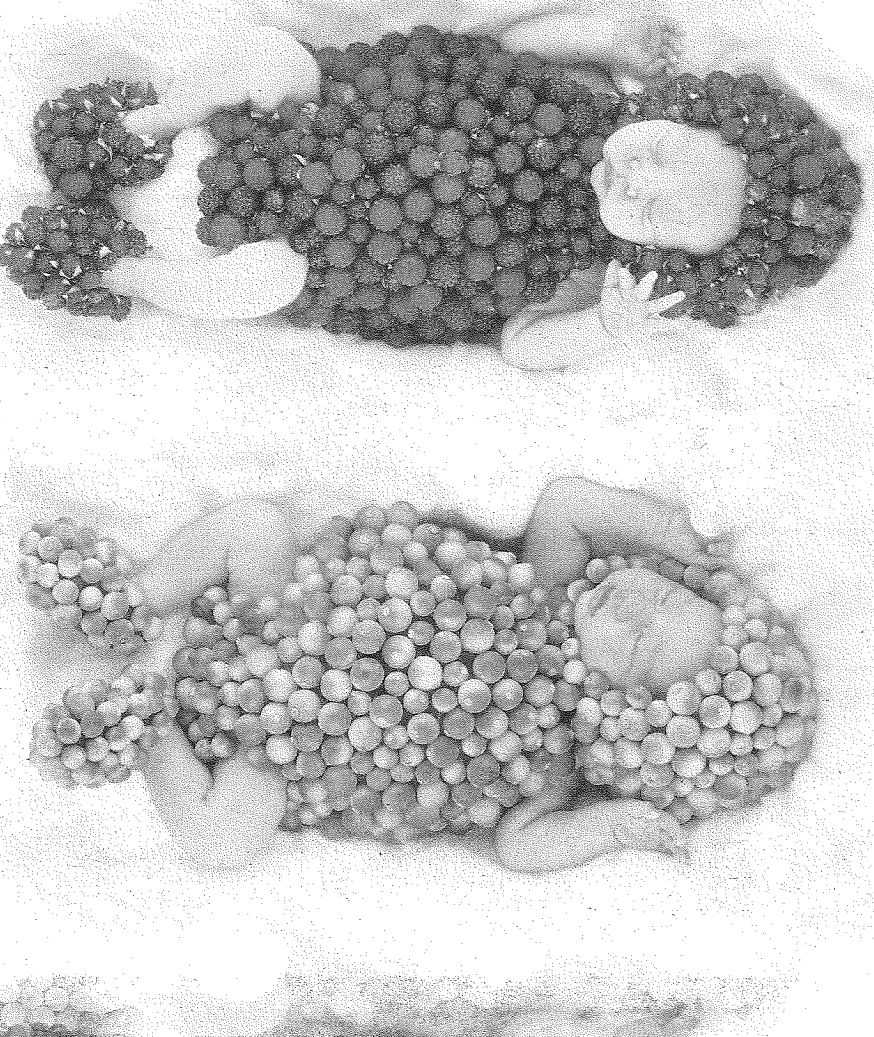
« Moi, je m'en fous que les femmes fassent des enfants, je ne suis pas *Civitas ni Sens commun*. Mais elles ont un droit d'information », s'emporte François Olivennes, gynécologue spécialisé dans la fertilité, à la table d'un petit bistrot calme du 5^e arrondissement de Paris. L'obstétricien star, rattaché à la clinique de la Muette, est l'auteur, entre autres, de *Nattendez pas trop longtemps pour avoir un enfant* (Odile Jacob, 2008). « Il faut que les femmes soient au courant que leur fertilité baisse à partir de 35 ans, puis qu'il y a un deuxième palier à 38. » L'âge moyen à la maternité en France était de 30,2 ans en 2013 et devrait être de 30,5 ans en 2016, selon l'Institut national d'études démographiques (INED). En 1975, il était de 26,7 ans.

Le démographe Henri Lericord, directeur émérite de recherche à l'INED, le formule presque aussi directement : « Jusqu'à 35 ans, on peut tenter sa chance. Mais, après, cela devient difficile. Il faut le savoir. Beaucoup de femmes sont confortées par les images de ces stars qui ont des enfants à 39 ou 42 ans, mais on ne connaît pas la réalité. »

Quand j'ai parlé de cela à des amies, un soir autour d'une bouteille, elles ne m'ont pas crue. Ont dit que j'exagérais, que « jusqu'à 40 ans, c'est les doigts dans le nez ». Que leur sœur, leur copine, une connaissance était tombée enceinte à 45 ans, sans le faire exprès. Elles ont jugé mes interlocuteurs alarmistes, culpabilisants. Les spécialistes que j'ai rencontrés ont-ils une vision déformée ?

« Nécessairement, convient François Olivennes, les médecins de la fertilité ont un biais de sélection. Moi, je ne vois que celles qui n'ont pas réussi. Mais dans mon cabinet, l'augmentation de l'âge des femmes est saisissante. Aujourd'hui, je dois être à 40 % ou 50 % de femmes de plus de 38 ans. »

Dans ses consultations au centre d'AMP de l'hôpital Antoine-Bécère, à Clamart (Hauts-de-Seine), la biologiste Nelly Achour-Frydman constate une grande méconnaissance : « Elles confondent la



présence de règles avec la fertilité. Mais la ménopause survient dix ans après la perte de la fertilité. Quand je leur annonce une mauvaise nouvelle sur leurs ovocytes, elles tombent de leur chaise. »

La désillusion est d'autant plus violente que l'on pense, à tort, que la science peut tout faire. « Les femmes croient qu'elles peuvent avoir recours à la fécondation *in vitro*, mais la FIV, ce n'est pas cela : s'il n'y a plus d'ovocytes, on ne peut rien faire. » Car la médecine peut beaucoup pour les hommes infertiles – on sait aujourd'hui faire des miracles avec un sperme très dégradé –, mais rien pour les femmes dans la même situation.

Seule solution, dans ce cas, le don d'ovocytes, très peu utilisé en France. Et peut-être, dans les années à venir, une piste que tous évoquent mais qui pose des questions, la congélation d'ovocytes – le Comité consultatif national d'éthique a rendu le 27 juin un avis défavorable à la généralisation de cette pratique. Parce que, comme le dit Nelly Achour-Frydman, « le recul de l'âge de la grossesse est un problème social. Les femmes

attendent d'être dans une situation correcte. Elles font plus d'études, surtout dans les grandes villes. Elles sont confrontées à un contexte socio-économique dégradé. Cela devient un casse-tête. »

Je suis sortie de ces rencontres déboussolée parce qu'à vrai dire je m'attendais à ce qu'on me parle plutôt des hommes. C'est très certainement un hasard, mais la quasi-totalité des couples que j'ai rencontrés étaient dans le cas de figure d'une infertilité masculine. Lorsque j'ai posé la question, les réponses étaient moins tranchées. Il est acquis qu'avant : des études au long cours ont été menées sur les donneurs de sperme en France. Une autre, publiée cet été (*Human Reproduction*), montre une chute de 52,4 % de la concentration en spermatozoïdes chez les hommes européens, nord-américains, australiens et néo-zélandais entre 1973 et 2011. En cause, probablement, un mélange de facteurs : tabac, surpoids, environnement – entre autres, le soupçon se porte sur les perturbateurs endocriniens.

Quand l'enfant ne paraît pas

Un jour, le couperet est tombé :

« Vous ne pouvez pas avoir de bébé. »

Depuis en plus de couples consultent pour infertilité. Des premiers tests

aux essais ratés, plongée dans